

ROBERT GUEDIGUIAN

en dialogue avec Christophe Kantcheff

LES LENDEMAINS CHANTERONT-ILS ENCORE ?



LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

LES LENDEMAINS
CHANTERONT-ILS
ENCORE?

Robert Guédiguian

LES LENDEMAINS
CHANTERONT-ILS
ENCORE ?

En dialogue avec
Christophe Kantcheff

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

Remerciements à Malika Gosselin.

Photographie de couverture : © Stephan Van Fleteren

ISBN: 979-10-209-1036-3

© Les Liens qui Libèrent, 2021

Pour Constantin

Introduction

C'est pendant le premier confinement, entre deux périodes de tournage au Sénégal du film *Twist* à Bamako (en salle le 5 janvier 2022), que *Les Lendemain chanteront-ils encore?* a été initié. Ce livre est le fruit d'un dialogue, long désormais de près de vingt-cinq ans, que nous avons tous les deux.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois quelques semaines avant la sortie de *Marius et Jeannette*, à l'automne 1997. C'était à l'occasion d'un entretien pour l'hebdomadaire *Politis* et à la veille de l'accueil triomphal de ce film qui a fait date. Ce jour-là, une fois l'interview réalisée, alors que nos propos étaient plus libres, nous nous sommes trouvé quelques points communs, comme le fait d'être fils d'ouvriers. Ce qui ne pouvait nous laisser indifférents dans ces milieux culturels et journalistiques où ils sont peu nombreux.

Depuis, nos conversations n'ont pas cessé et l'amitié s'y est mêlée. D'accord sur l'essentiel, nous nous expliquons à loisir sur nos menus désaccords, chacun avec son parcours et sa culture.

Si le cinéma a d'abord constitué notre base de discussion commune – et en reste encore un élément essentiel –, nous nous sommes vite déplacés sur d'autres terrains, abordant tous les sujets possibles, ceux qui nous touchent de près comme ceux qui embrasent le monde – ce sont souvent les mêmes.

C'est ainsi que dans ce livre, nous parlons non seulement de l'actualité récente – les Gilets jaunes, la pandémie et ses conséquences, les élections municipales à Marseille... –, mais aussi de questions plus structurelles touchant aux orientations économiques, à la démocratie, à la responsabilité individuelle...

Nous avons ressenti le besoin de faire résonner plus encore et de façon plus étendue et élaborée la parole directement politique d'un cinéaste qui n'hésite pas à intervenir dans le débat public. Cette parole dessine un horizon critique du capitalisme, porteur de perspectives communistes et d'une morale de l'être humain. Nous nous sommes donc mis au travail pour exposer, sous la forme d'une discussion, non pas le résultat d'une élaboration théorique, mais, plus modestement, des « intuitions documentées ». Nous espérons qu'à l'approche

INTRODUCTION

d'échéances électorales importantes et dans un contexte incertain, elles pourront être utiles aux personnes de bonne volonté.

Robert Guédiguian
Christophe Kantcheff

I

Une vie d'engagements

Pourquoi cette prise de parole politique directe à travers ce livre ?

D'abord, pour le plaisir de la conversation entre nous. Ce sont des moments agréables. Pour moi, la recherche du plaisir compte depuis toujours dans le fait d'accomplir toute chose. Ensuite, c'est une autre manière de m'exprimer. Je peux avoir des propos que le cinéma ne peut pas tenir parce qu'ils sont abstraits, « conceptuels ». Le cinéma, l'art en général, permet davantage de complexité, mais moins d'abstraction ou de théorie. Entendons-nous bien : je n'ai pas de prétention théorique. Mes propos ne sont pas le fruit d'une longue recherche livresque. Ce que je vais exposer ici relève de ce que j'appelle des intuitions documentées. J'interviens comme un amateur, au sens plein du terme. J'aurais aimé être historien, philosophe, sociologue... Je ne suis pas tout cela : je suis cinéaste.

J'ai toujours dit que je faisais des films pour en parler. Au cours des débats après les projections, très souvent, le dialogue avec le public se déporte sur le terrain politique, devient une tribune. On prend appui sur le film, ou on l'oublie purement et simplement, pour parler du monde dans lequel il a été fabriqué. L'aller-retour entre cinéma et politique est un geste que j'ai toujours eu, qui m'est familier.

Enfin, il y a chez moi un amour irrationnel de la chose écrite et du livre. C'est par le livre et la lecture que j'ai tout appris. À mes yeux, l'écrit est plus sacré que le cinéma. Le livre est un objet qui me fascine. Il me semble pouvoir durer. Peut-être que ce sentiment vient de quelque chose de plus ancré : de l'Arménie, des peuples du livre, des premiers ouvrages que j'ai lus dont une Bible illustrée, pourquoi pas ? Pour moi, un livre, c'est toujours un peu parole d'évangile.

Il existe des textes sacrés, alors qu'il n'existe pas de films sacrés...

En effet. Avoir mon nom sur la couverture d'un livre est plus fort pour moi que d'avoir mon nom sur une affiche de cinéma. En quelque sorte, le livre me « consacre ». Il me semble que la consécration n'existe que par ce biais. C'est très irrationnel.

Ta prise de parole politique à travers ce livre ne survient pas fortuitement. C'est un acte volontaire qui arrive à un moment précis.

Nous sommes les uns et les autres tellement désorientés, voire en perte de repères, qu'il m'est apparu opportun de jeter quelques idées dans le débat. D'autant que, plaidant depuis longtemps la cause de l'union des forces de gauche sans être beaucoup entendu, j'observe qu'il y a eu un frémissement lors des dernières élections municipales, en 2020. Avec en outre des mouvements citoyens qui ont enfin intégré le fait qu'il fallait qu'ils se présentent aux élections, que cela n'était pas une corruption. La commune est probablement l'échelon où la proximité avec les politiques réclamée par les citoyens est la plus effective. C'est peut-être ainsi que l'union finira par s'imposer au niveau national, qui semble aujourd'hui malheureusement impossible. C'est pourquoi la publication de ce livre, maintenant, n'est peut-être pas un hasard, en effet.

Tu ressens aussi les menaces que font peser le confusionnisme ambiant et les avancées d'une idéologie néofasciste.

On ne peut plus être anticapitaliste comme on l'a été à la naissance de l'anticapitalisme. Le capitalisme est un état de fait qui s'est imposé sur toute notre planète. Il faut travailler dans le cadre du capitalisme pour fabriquer du socialisme (ou du communisme, j'utilise les deux

termes de manière équivalente). Voilà la perspective qui me motive aujourd'hui. C'est la meilleure voie, à mon sens, pour que tout change après cette pandémie. J'y reviendrai.

Il y a une seconde voie, elle est horrible. Elle entraîne une régression absolue et sur tous les plans, un recul sans précédent dans des temps ténébreux lorsque surgissent les « monstres », comme les désigne Gramsci, incarnés aujourd'hui par Trump, Bolsonaro, Erdogan, Poutine, Orbàn, Salvini, Bachar Al-Assad, Modi et j'en passe...

En France, le racisme est à son apogée. Être musulman est devenu une source de souffrance... Tous les maux viendraient de l'islam et de ses adeptes: l'insécurité, l'immigration et le chômage, avec, en prime, le terrorisme... Peu à peu, tous les partis glissent chacun à leur façon vers cette affirmation, sauf quelques voix isolées qui sont traitées d'islamo-gauchistes, une insulte débile qui en rappelle une autre, le judéo-bolchévisme, de triste mémoire.

Sur quelle légitimité appuies-tu ta parole politique ?

Je n'ai aucune légitimité particulière. Le fait que je sois reconnu dans l'art que je fabrique, c'est-à-dire le cinéma, et connu d'un large public donne une force à ma parole. C'est comme un porte-voix: elle est plus entendue. Mais elle n'est pas plus légitime. Le fait d'être connu ne me confère aucune légitimité, mais me donne la possibilité d'être davantage écouté. Ce que, du coup, je conçois

comme une responsabilité. C'est une responsabilité terrible, à mes yeux, qui m'impose de ne rien exprimer à la légère. Quand on a un public, il faut prendre garde à ce qu'on dit. Il arrive d'ailleurs que certains aigrefins m'interpellent pour me dire que ce n'est pas parce que je fais du cinéma que ma parole vaut mieux que la leur. Ceux-là me demandent d'arrêter de donner des leçons. Ce à quoi je rétorque que je ne dispense pas de leçons, mais des points de vue, avec lesquels on peut être d'accord ou pas.

Il semble que tu as toujours été attiré, concerné par la chose publique. Dans les faits, comment cette cristallisation a-t-elle eu lieu ? Comment est née ta conscience politique ? Cela a débuté très tôt, je crois...

Je me souviens de quelques événements. Liés à notre vie quotidienne et à des phrases prononcées par mes parents à propos de leurs difficultés, leurs soucis quotidiens, leur fatigue. Et la pauvreté. Je suis né dans une maison de 30 mètres carrés où il n'y avait que deux pièces, sans toilettes, on se lavait près de l'évier en faisant chauffer l'eau sur une cuisinière à charbon comme au XIX^e siècle. Nous faisons nos besoins dans un seau hygiénique qui était ramassé tous les matins devant nos portes. La santé, l'alimentation et l'éducation étaient des préoccupations permanentes pour mes parents. J'ai toujours vu mon père rentrer du boulot harassé. Chaque jour, il faisait une sieste d'une demi-heure précise après le repas de midi,

qu'il prenait à la maison. Et il était souvent victime d'accidents du travail, avec des mains abîmées, des doigts cassés, le crâne fendu, du sang partout... La conscience qui est née alors en moi était une conscience sociale, plus que politique. La conscience de la dureté de la vie de mes parents. J'entends encore ma mère, qui était coquette malgré le peu de moyens, exprimer son regret devant des magasins de robes de ne pouvoir se payer tel ou tel modèle qu'elle trouvait joli. J'éprouvais de la tristesse à l'entendre. Donc cela relève du sentimental, du sensible, cela prend source dans l'amour immodéré que je portais à mes parents, et qui était réciproque. En fait, je ne supportais pas qu'ils souffrent, qu'ils aient de la peine. Et petit à petit, je suis passé de ce sentiment à l'idée que personne ne mérite de souffrir. Que tout le monde a le droit d'être heureux. Je voulais être un justicier.

Je voyais cela avec mes yeux de gosse. J'avais là-dessus un regard d'enfant, simple, direct, naïf. À l'Estaque, dans ce quartier très populaire de Marseille, les amis, les voisins, nous vivions tous dans les mêmes conditions. Je ne voyais pas de riches, je ne connaissais pas l'existence de toute cette richesse qui n'est pas partagée.

Cela m'est apparu un peu plus tard, vers 10 ou 12 ans, quand j'ai commencé à regarder les actualités télévisées – notamment *Cinq colonnes à la une*, qui donnait des informations sur le monde entier. Et quand, à partir de 10 ans, j'ai fréquenté le père de mon ami Gérard

Meylan, Albin Meylan, qui était aussi mon instituteur, j'ai pris conscience que les difficultés que rencontraient mes parents et tous leurs semblables dépendaient d'un système global, le capitalisme, qui fonctionne essentiellement grâce à l'exploitation de l'homme par l'homme, et que ce système pouvait être renversé.

J'écoutais alors Albin Meylan avec une attention extrême. Et je le croyais. Parce qu'il y avait un phénomène de proximité, c'était l'instituteur, mon instituteur, je le connaissais très bien, il m'était familier, et c'était comme s'il me donnait des cours particuliers gratuits. Lui et Diego Navarro, son beau-frère, analysaient en permanence la situation. Le premier était secrétaire de la section du PCE, instituteur très érudit, très brillant, très bon orateur ; l'autre était responsable national CGT de la fédération de l'alimentation. Ils parlaient bien, ils avaient une langue claire. Ils éclaircissaient le monde. J'éprouvais de la joie et du plaisir à les écouter. Le plaisir de la langue et de l'explication de choses qui me semblaient très complexes. En les écoutant, je me disais qu'au fond, cela pourrait s'arranger pour mes parents. Par extension, j'ai ensuite fait de la politique pour que la vie de tous les gens comme mes parents soit meilleure.

Je vois la scène : le petit garçon entre ces deux hommes qui parlent sur les sommets, son absolue concentration pour ne rien rater de leurs paroles, son appétit de tout recevoir, de

tout comprendre. Osais-tu intervenir? Leur posais-tu des questions?

Je leur posais des questions de fond : Qu'est-ce que le capitalisme? Le communisme? Comment remplacer le premier par le second? Etc.

La Seconde Guerre mondiale et l'Occupation étaient souvent évoquées. Ils parlaient de la Résistance, citaient notamment Manouchian – à ce moment-là, on parlait du groupe Manouchian-Boczov. J'étais particulièrement sensible à ce qu'ils disaient sur cette période, ma mère étant allemande et moi-même me faisant parfois traiter de sale boche à l'école. J'allais d'ailleurs en Allemagne, chez mes oncles, avec lesquels je parlais également de cette période, eux qui avaient fait la guerre contraints et forcés. L'un d'eux en permission n'avait pas voulu repartir sur le front russe. La police militaire était venue dire à mon grand-père que si son fils désertait, toute la famille serait emprisonnée. Il y est mort, ainsi qu'un autre frère de ma mère.

J'allais voir aussi un autre homme, tous les dimanches, qui était chauffeur routier. Jules Capus. C'était un rouge ancestral, un rouge de 1920. Il avait fait la Première Guerre mondiale, il était plus vieux qu'Albin et Diego. Il détestait les curés, les patrons, les cagouleurs (ces fameux membres du mouvement fasciste « La Cagoule » actif de 1932 à 1940), les punaises de bénitier, comme il disait. Je

l'ai vu tous les dimanches matin, pour bavarder, jusqu'à l'âge de 16 ou 17 ans. Au début, j'avais droit à un verre de grenadine, et puis à partir de 15 ans il me servait un petit pastis. C'est un homme que j'ai énormément aimé. Il avait épousé une Allemande pendant la Première Guerre mondiale. Quand ma mère est arrivée à Marseille, elle savait qu'une autre Allemande vivait à l'Estaque, et c'est elle et lui qui ont trouvé notre logement que je décrivais plus haut. Jules Capus était un vrai prolo, balèze, tatoué de partout. Il buvait du vin à chaque repas. Il devait être fasciné par ce gamin qui posait des questions sans arrêt. Je n'allais pas le voir par obligation, mais au contraire avec joie. Il me racontait des aventures de grèves, de combats. Des histoires un peu bravaches. Par exemple, je me souviens qu'il m'avait dit faire partie de l'armée d'occupation de la Ruhr. En 1919, son lieutenant a ordonné de tirer sur des insurgés allemands. Mais tout le bataillon a retourné les armes à 180 degrés en disant : « nous ne tirerons pas sur les ouvriers allemands ». Il me contait ce type d'histoires exaltantes, avec lyrisme.

Je voulais être comme eux. J'ai toujours imaginé mon destin avec eux, au milieu d'eux. D'où, ensuite, vraisemblablement, mon appartenance au Parti communiste. J'avais les cheveux longs : j'aurais dû être gauchiste, c'était plus en vogue dans les années 1968-1970. Mais je voulais être à l'intérieur des masses, ce que j'ai théorisé plus tard en faisant référence à Gramsci et à la notion

d'intellectuel organique. Je m'identifiais aux ouvriers, y compris physiquement. J'aurais voulu avoir des bras aussi musclés que ceux de mon père. Je n'y ai jamais réussi, et pour cause : je n'ai pas eu d'activité physique intense comme la sienne. Mais quand je travaillais avec lui l'été, je finissais pas me muscler, j'avais des cals sur les mains, voire des cicatrices ici ou là. Cela me rendait heureux. J'étais fier d'appartenir à ce monde-là et je voulais y rester.

Le stalinisme ne t'a-t-il pas posé problème dans ton engagement au Parti communiste ? Avais-tu conscience des réalités de la vie en URSS imposée par le régime dictatorial ?

J'ai eu la chance de naître l'année où Staline est mort, en 1953. Sous forme de boutade, il m'arrive de dire que Staline et moi, nous ne nous sommes pas rencontrés. Y compris intellectuellement. C'était Khrouchtchev qui était alors au pouvoir... Et quand celui-ci sortait sa chaussure¹ ou défendait Cuba, j'étais d'accord avec lui. Beaucoup de gens pensaient que le stalinisme était mort avec Staline, que désormais, en URSS, la liberté régnait,

1. Lors de l'assemblée générale des Nations unies, le 12 octobre 1960, un représentant des Philippines dénonce le non respect des droits de l'Homme dans les pays de l'Est sous domination soviétique après que Nikita Khrouchtchev a dénoncé la colonisation de pays africains due à l'impérialisme américain. En signe de protestation à ce discours, le dirigeant de l'URSS brandit une chaussure.

que chaque travailleur bénéficiait de vacances, que l'éducation et la santé étaient gratuites... Albin Meylan ne parlait pas du stalinisme. C'est bien plus tard, quand je fus moi-même politiquement armé, que j'ai eu ces discussions avec lui. Quand nous avons cru ensemble que le socialisme se transformerait de l'intérieur. L'invasion de la Tchécoslovaquie, en 1968, avait été heureusement condamnée par le PCF. C'était une prise de distance.

Et puis, disons les choses autrement. L'énorme exposition « chic-modée », à Paris en 2019, sur l'URSS, intitulée DAU – lamentable du point de vue artistique, mais ce n'est pas le propos – montrait des appartements ouvriers des années 1950 reconstitués avec soin. C'était une pièce unique minuscule, humide, défraîchie. Et tous les visiteurs de pousser des ah! et des oh! stupéfaits par cette misère. Moi, j'ai simplement noté que ces appartements renvoyaient à mes propres conditions de vie à la même époque. C'est cela qui très jeune m'avait choqué lors de la vision d'un reportage télévisuel sur la vie des ouvriers à Moscou : que l'existence là-bas ne soit pas meilleure qu'en Occident. J'avoue ne pas avoir cherché à analyser ce qui aurait pu être un pressentiment.

Je pense aujourd'hui que la guerre froide a mis en opposition deux impérialismes : l'un, étasunien, l'autre, soviétique.

Au départ, chez les dirigeants soviétiques, il y avait une part de rêve et une croyance forte dans une humanité

communiste. Comment cela a-t-il pu se transformer ? La volonté de diffuser le communisme dans le monde entier s'est muée en un nationalisme pur et simple. Et la propriété collective des moyens de production en un simulacre formel qui dissimulait l'inégalité totale de traitement entre les dirigeants et les dirigés.

Il faut lire le dernier livre de Lucien Sève¹ qui démontre avec la rigueur dont il a toujours fait preuve qu'il n'y a jamais rien eu de communiste dans l'URSS, si ce n'est quelques moments au début de la révolution.

À cette époque-là, je ne le savais pas. J'ai probablement dû me détourner de certains faits que j'aurais pu voir. En outre, j'étais enclin à défendre l'URSS face aux États-Unis. À quoi s'ajoutait la guerre du Vietnam, qui galvanisait notre internationalisme.

Il est paru un livre noir du communisme. Imaginons un livre noir du capitalisme. Il remplirait la Bibliothèque nationale et sa rédaction se poursuivrait aujourd'hui tous les jours...

L'engagement répond à un besoin d'idéal. Et dans l'idéal, il y a une part de mensonge. L'idéalisation est par nature un processus de nettoyage du réel, donc d'omission.

1. Lucien Sève (1926-2020), philosophe marxiste, ayant occupé des responsabilités au sein du PCF, dont il s'éloigne à partir de 1984. Le dernier livre publié de son vivant est *Penser avec Marx aujourd'hui. IV. Le communisme ?*, Première partie, Paris, éditions La Dispute, 2019.

Aujourd'hui, je crois qu'il faut toujours dire la vérité quoi qu'il arrive. L'éthique de responsabilité ne m'intéresse pas. N'existe pour moi que l'éthique de conviction : la vérité avant l'efficacité. Au fond, je crois même que la vérité est plus efficace politiquement que la ruse, au moins sur le long terme. Je ne l'ai pas toujours pensé. Je m'autocritique ici, mais je m'autodécerne des circonstances atténuantes : ma préoccupation essentielle, dans les années 1970, n'est pas de voir ce qui ne va pas en URSS. C'est de réussir une transformation radicale, révolutionnaire, de type socialiste, en France. Le socialisme à la française. Je rentre en militantisme après l'été 1968. Je ne fais plus que ça. Le programme commun est en cours d'élaboration. Le congrès du parti affirme que le socialisme soviétique n'est pas universel, qu'il s'incarne différemment dans chaque pays. L'expression « il n'y a pas de modèle » revenait souvent.

N'as-tu jamais été tenté par la lutte armée ? L'époque où tu es entré en politique, alors que tu n'avais que 15 ans, âge où l'on peut aussi rêver d'action teintée (faussement) de romantisme, aurait pu t'orienter vers cette voie...

Vers 1967 et 1968, l'idée de la révolution armée m'attire, en effet. Je fais des rêves dans lesquels je participe à la guérilla en Amérique du Sud, avec ses combats, la montée d'adrénaline, le rapport intense entre la vie et la mort. Qui me renvoie à des figures de la Résistance,